L'Hermine

"Potius mori quam fœdari, plutôt mourir que faillir"

PRIEURÉ SAINT-LOUIS - NANTES
N°67 - MAI 2023



Abbé Davide Pagliarani
SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA FSSPX

LA PURETÉ DE CŒUR

La Fraternité sacerdotale
Saint-Pie X
en Loire-Atlantique

La Troupe des Ménestrels
présente

UTRIQUE FIDELIS

Une épopée vendéenne



Samedi 20 mai - 16h

Théâtre Le Quatrain
Rue de la Basse Lande
44115 Haute-Goulaine

Billetterie

Réservations sur le site
https://latroupedesmenestrels.webador.fr/

LES MENESTRELS

utriquefidelis2023@gmail.com

ANNIVERSAIRE

DOM MARMION, UN MAÎTRE À REDÉCOUVRIR



Nous célébrons cette année le 150e anniversaire de la naissance de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, mais d'autres figures de l'Église méritent d'être également commémorées.

Citons notamment l'autre anniversaire, celui du rappel à Dieu d'un maître de la prière contemporain de sainte Thérèse, quelque peu oublié actuellement alors qu'il a marqué une génération : dom Columba Marmion. En effet, selon l'étude de Paul Vigneron dans *Histoire des crises du clergé français contemporain* (Téqui, 1976) l'entre-deux guerres a été marqué en France par un véritable renouveau spirituel souligné par quatre personnalités. Outre la sainte de Lisieux qui a opéré une véritable révolution, Charles de Foucauld a suscité des vocations missionnaires et reste un mythe. Deux autres sont désormais en marge, mais ont été de véritables inspirateurs des âmes par leurs écrits : dom Chautard , auteur de *L'Âme de tout apostolat*, et enfin dom Marmion. Espérons qu'en connaissant la vie de ce moine, le lecteur puisse être inspiré de lire ou relire ses œuvres, tout spécialement *Le Christ vie de l'âme.*

> **Le jeune homme a subi de terribles assauts du démon**



Dom Columba Marmion (1858-1923).

Jeunesse

Joseph Marmion, irlandais par son père et français par sa mère, naquit en 1858 à Dublin, aîné d'une famille très catholique riche en vocations, puisque trois de ses sœurs deviendront religieuses. Il débuta ses études dans la capitale irlandaise, entrant au séminaire à 17 ans. La veille de son entrée, le jeune homme a d'ailleurs subi de terribles assauts du démon qui a insisté afin qu'il change de voie. Il se révèle un élève pieux, joyeux et brillant, à tel point qu'il est envoyé terminer ses études théologiques à Rome en 1879, au collège de la Propagande. Il y « absorbe à grands traits », selon ses propres termes, la doctrine thomiste. Il est ordonné prêtre à Rome le 16 juin 1881. Il quitte la Ville éternelle pour rentrer dans son Irlande natale en passant voir un de ses amis en Belgique, l'ab-

SOMMAIRE

3-5 Éditorial

6-9 Chronique paroissiale

10-11 Carnet paroissial

12-13 Actes du magistère

14-18 Lettre du Supérieur général : la pureté de cœur

20-29 La messe romaine jusqu'en 1789

30 Avant d'embarquer

34 Notre charte pour demeurer catholiques aujourd'hui

En couverture : Cours de catéchisme dans un camp des Sœurs de la Fraternité Saint-Pie X

bé Moreau, qui est entré comme novice au monastère de Maredsous. Si ce lieu est connu des messieurs pour produire une bière belge particulièrement appréciée, il est avant tout un lieu de prière. Le lévite irlandais est conquis par la vie monastique, ce qui confirme un premier appel entrevu en visitant l'abbaye du Mont-Cassin lors de son séjour italien. Hélas, il doit rentrer dans son île sur ordre de son évêque. Il y passe cinq ans aux fonctions de vicaire paroissial, d'aumônier de prison, mais surtout en assurant la chaire de philosophie et de grec au séminaire de Dublin, où il déjà dirige les âmes avec sagesse.

À l'appel de saint Benoît

À 28 ans, le jeune prêtre séculier quitte le séminaire et, alors que tous regrettent son départ mais s'attendent à ce qu'il revienne vite de son idée, il quitte l'île d'émeraude pour l'abbaye de Maredsous. Il y entre en 1886 comme postulant, certain de l'appel divin. Il y est reçu sans ménagement, le noviciat étant un creuset, une vraie période d'épreuve et de formation. Il s'y sent étranger, par les mœurs, la langue, l'âge, les personnes : la plupart des moines sont des Allemands ayant fui la persécution de Bismarck connue sous le nom de *Kulturkampf*. Toutefois il réagit fermement face à la difficulté, déclarant un jour au pied du Saint Sacrement : « Plutôt me faire hacher que de sortir du monastère ! » Le frère Columba - nom d'un moine irlandais qui a évangélisé l'Écosse, à ne pas confondre avec saint Colomban - prononce en 1891 sa profession solennelle, qu'il considéra comme « un holocauste…, de foi, d'espérance et de charité », « une complète donation de soi à Dieu ».

Sa vie monastique va alors se découper en trois décades. À Maredsous, les années qui vont suivre, de 1891 à 1899, seront l'occasion pour dom Columba d'une activité intense de professeur, prédicateur, de directeur d'âmes. En 1899 il change de lieu en



devenant prieur (c'est-à-dire second de l'abbé) de la récente fondation de Maredsous située près de Louvain, l'abbaye du Mont-César. Il y est toujours chargé de délivrer l'enseignement de saint Thomas d'Aquin. Il multiplie les retraites, les missions et développe une correspondance étendue. Au bout de dix ans, en 1909, il est élu abbé de Maredsous. Il prend

> **« un cœur grand comme une cathédrale »**

pour devise un passage de la règle de saint Benoît : *Être utile plutôt que commander*. Il va alors diriger jusqu'à sa mort une centaine de moines, se comportant en véritable « docteur de la vie chrétienne et monastique », dirigeant en outre deux écoles et des publications. Ses instructions et ses livres vont alors rayonner dans toute la chrétienté. Après les souffrances de la Première Guerre mondiale, sa santé sera chancelante, mais le monastère rayonne. La future reine d'Angleterre Elizabeth et mère d'Elisabeth II y fit un séjour en 1920. L'abbé fut reçu par saint Pie X en audience privée et le pape lui imposa les mains en disant : « Seigneur, je vous demande de bénir toutes les retraites et toutes les instructions que le père abbé donnera durant toute sa vie ». Son ami le cardinal Mercier, primat de Belgique, disait de lui qu'il « avait un cœur grand comme une cathédrale ». Les ouvrages de dom Marmion commencent à paraître, tout spécialement *Le Christ vie de l'âme* en 1917, puis *Le Christ dans ses mystères* en 1919, et *Le Christ idéal du moine* en 1922. Le 30 janvier 1923, le moine était rappelé à Dieu. L'Église ne l'a pas oublié car ses mérites ont été reconnus par une béatification moderne en 2001 par Jean-Paul II.

Œuvres et spiritualité

Si les livres de dom Marmion ont marqué sa génération, pourtant il ne les a pas écrits. Les trois volumes cités ci-dessus, dont la diffusion a été extraordinaire, sont en effet un résumé de ses conférences spirituelles effectué par un de ses disciples, dom Thibaut, qui dut insister auprès de son abbé pour que ces trésors soient imprimés. Dom Marmion ne faisait que vérifier l'exactitude des notes prises par ses auditeurs, et déclarait « c'est tout-à-fait moi ! » Les œuvres correspondent donc bien à l'esprit du maître.

Caractérisée par une vision centrée sur le Christ, la spiritualité de dom Marmion a séduit tous les courants, toutes les écoles, tous les théologiens. Si le Christ assure son unité, la source de ses instructions correspond à la Sainte Écriture, spécialement chez saint Paul et saint Jean. Ces textes bibliques sont souvent puisés dans la liturgie, si bien qu'une onction toute bénédictine peut être goûtée dans ses livres. Dom Marmion propose aussi de vivre en union avec le Christ, avec ce parfum de prière mêlé à l'exposition claire du dogme, à la lumière de saint Thomas d'Aquin.



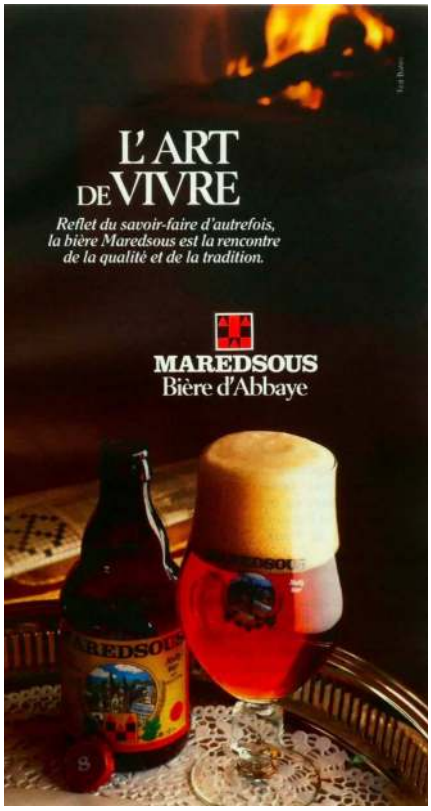
L'abbaye de Maredsous, dans la province de Namur (Belgique).

Ce moine aura le don de faire comprendre à toutes les âmes simples les mystères les plus profonds de notre foi, tout en les faisant goûter. Rarement, dirons bien des commentateurs, on a trouvé une telle synthèse des dogmes chrétiens dans leur rapport avec la vie spirituelle. Et le plus étonnant est que ceci ne débouche pas sur un mysticisme béat : « cette doctrine pousse à l'action, mais par la plénitude de la vie intérieure. » Les fruits sont aussi apostoliques car « l'âme rassasiée éprouve le besoin de communiquer à son tour le don reçu » et ne sont pas réservés aux

« L'âme rassasiée éprouve le besoin de communiquer »

moines ou aux religieux : tous les fidèles y ont leur part et y trouvent une application réelle.

Son maître ouvrage *Le Christ vie de l'âme* est une invitation à connaître le plan de Dieu : « Dieu nous a prédestinés (source : le décret) à être ses fils adoptifs (but) par Jésus-Christ (voie choisie) », et à s'adapter dans



tous les niveaux de notre vie chrétienne à cette vie en société avec la Trinité. « On ne le lit pas sans effort », dit dom Thibaut « … mais on goûte avec plus de saveur les abondants fruits de vie qu'il apporte ». *Le Christ dans ses mystères*, deuxième élément du triptyque, nous fait découvrir les secrets de la foi grâce au déploiement de l'année liturgique. L'adoption est donc vécue différemment à Noël, à Pâques ou à l'Ascension. *Le Christ idéal du moine* n'est enfin pas réservé aux âmes consacrées, et vient approfondir encore le plan du *Christ vie de l'âme.* Nous pourrions ajouter quelques opuscules, comme la *Consécration à la Sainte Trinité*, ou les *Paroles de vie en marge du missel*, très intéressantes pour tout fidèle qui veut méditer sur sa liturgie quotidienne de façon accessible.

Dégustons donc sans modération les bons crus de dom Marmion, qui tels un *whiskey* irlandais ou une bière belge, sauront nous donner suavité et énergie pour l'élévation de notre âme. ♦

Abbé Bruno France, prieur



Le Christ, Vie de l'âme,
Dom Columba Marmion,
éd. Saint-Rémi,
526 pages, 27 €.



PAR LE PAPE **SAINT DENYS,**
25E SOUVERAIN PONTIFE (259-268)

Trinité et Incarnation

Les hérétiques trithéistes de Marcion affirmaient qu'il y avait en la Trinité trois dieux. Les sabelliens, eux, niaient la divinité de Jésus-Christ. Le pape réagit pour défendre la foi catholique.

Je dois m'adresser à ceux qui divisent, séparent et détruisent la monarchie (ndlr : le terme *monarchie* désigne ici l'unité d'un seul Dieu en trois personnes), l'enseignement le plus vénérable de l'Église de Dieu, en trois puissances et hypostases (ndlr : c'est-à-dire substances) séparées et en trois divinités. J'ai appris en effet que certains, qui prêchent et enseignent chez vous la Parole divine, professent cette opinion. Ils s'opposent diamétralement, dirais-je, à la pensée de Sabellius. Lui blasphème en disant que le Fils est le Père, et réciproquement. **Eux prêchent en quelque manière trois dieux**, en divisant la sainte unité en trois hypostases étrangères l'une à l'autre et totalement séparées. Il est, en effet, nécessaire que le Verbe divin soit uni au Dieu de l'univers, et il faut que l'Esprit Saint demeure et habite en Dieu ; il est nécessaire, d'ailleurs que la Trinité divine soit récapitulée et ramenée à un seul, comme à un sommet, c'est-à-dire le Dieu tout-puissant de l'univers. **La doctrine de l'insensé Marcion**, qui coupe et divise la monarchie en trois principes, **est un enseignement diabolique et non celui des vrais disciples du Christ**, ni de ceux qui se plaisent aux enseignements du Sauveur. Car ceux-ci savent bien que la Trinité était prêchée dans la divine Écriture, mais que **ni l'Ancien Testament ni le Nouveau ne prêchent trois dieux.**

On ne blâmera pas moins ceux qui soutiennent que le Fils est une créature et qui pensent que le Seigneur a été fait comme l'une des choses qui ont été faites, alors que les paroles divines attestent à son sujet une génération adaptée et appropriée, mais non une fabrication et une création. **Ce n'est donc pas n'importe quel blasphème, mais le plus grand, de dire que le Seigneur est en quelque sorte une chose façonnée.** Car si le Fils est devenu, c'est donc qu'il y eut un temps où il n'était pas ; mais il le dit lui-même (Jn 14, 10), si le Christ est le Verbe, la Sagesse et la Puissance - car que le Christ le soit, les saintes Écritures le disent (Jn 1,14 ; 1Co 1,24), comme vous le savez ; or ce sont là les puissances de Dieu. **Si donc le Fils a été fait, il y eut un temps où cela n'était pas ; il y eut donc un moment où Dieu était sans cela ; ce qui est totalement insensé.**

Et dois-je disserter davantage à ce sujet devant vous, face à des hommes remplis de l'Esprit et qui savent bien **les incohérences qui surgissent lorsqu'il est dit que le Fils est une créature ? Ceux qui promeuvent cette opinion ne me semblent pas les avoir eues à l'esprit, et donc avoir manqué totalement la vérité**, puisque ce passage : « Le Seigneur m'a créé comme le commencement de ses voies » ¨(Pr 8, 22) : ils l'ont compris autrement que ne le veut l'Écriture divine et prophétique. Car il n'existe pas, comme vous le savez, une seule signification de « il a créé ». En effet, « il a créé » doit être entendu au sens de « il a établi à la tête des œuvres faites par lui », mais faites par le Fils lui-même. Mais « il a créé » n'est pas ici au sens de « il a fait ». Il y a en effet une différence entre « créer » et « faire ». Ce père qui est le tient, ne t'a-t-il pas acquis, fait et créé ? (Dt 32, 6), dit Moïse dans le grand cantique du Deutéronome. A ceux-là, quelqu'un pourrait dire aussi : Ô hommes insensés, il est donc quelque chose de fait, « le premier-né de toute la création » (Col 1, 15) « celui qui est né du sein avant l'étoile du matin » (Ps 110, 3), celui qui a dit, comme la Sagesse, « avant toutes les collines il m'a engendré » (Pr 8, 25) ? On peut trouver aussi beaucoup de passages de paroles divines dans lesquels il est dit que le Fils a été engendré, mais non qu'il a été fait. Pour ces raisons, **ceux qui osent dire que son engendrement divin et ineffable est une création, sont clairement convaincus de proférer des mensonges au sujet de l'engendrement du Seigneur.**

Il ne faut donc pas partager en trois divinités l'admirable et divine unité, ni porter atteinte à la dignité et à la souveraine grandeur de Dieu en parlant de « faire » mais il faut croire en Dieu le Père tout-puissant et en son Fils Jésus-Christ et au Saint-Esprit : le Verbe est uni au Dieu de l'univers. Car il dit : « Moi et le Père, nous sommes un » (Jn 10, 30) et : « Je suis dans le Père et le Père est en moi » (Jn 14, 10). C'est ainsi que la Trinité divine et la sainte prédication de la monarchie seront sauvegardées. ♦

Source : Lettre du pape saint Denys (fragment) à saint Denys, évêque d'Alexandrie, 262 ap. Jésus-Christ.



CATÉCHISME DE SAINT PIE X (1912)

37. Que signifie *unité de Dieu* ?
Unité de Dieu signifie qu'il y a un seul Dieu.

38. Que signifie *Trinité de Dieu* ?
Trinité de Dieu signifie qu'en Dieu il y a trois Personnes égales, réellement distinctes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

39. Que signifie *trois Personnes réellement distinctes* ?
Trois Personnes réellement distinctes signifie qu'en Dieu, une Personne n'est pas l'autre, bien qu'elles soient toutes les trois un seul Dieu.

40. Comprenons-nous comment les trois Personnes divines, bien que réellement distinctes, sont un seul Dieu ?
Nous ne comprenons pas et ne pouvons comprendre comment les trois Personnes divines, bien que réellement distinctes, sont un seul Dieu : c'est un mystère.

45. Pourquoi le Fils est-il la deuxième Personne de la Sainte Trinité ?
Le Fils est la deuxième Personne de la Sainte Trinité parce qu'il est engendré par le Père, et qu'il est, avec le Père, principe du Saint-Esprit.

48. Si chacune des Personnes divines est Dieu, les trois Personnes divines sont donc trois Dieux ?
Les trois Personnes divines ne sont pas trois Dieux, mais un seul Dieu, parce qu'elles ont la même unique nature ou substance divine.

77. Le Fils de Dieu, en se faisant homme, a-t-il cessé d'être Dieu ?
Le Fils de Dieu, en se faisant homme, n'a pas cessé d'être Dieu ; mais tout en restant vrai Dieu, il a commencé à être aussi vrai homme.

81. Jésus-Christ a-t-il toujours été ?
Jésus-Christ, comme Dieu, a toujours été ; comme homme, il a commencé d'être au moment de l'Incarnation.

COMBAT DE LA FOI

LA PURETÉ DE COEUR

Seule la pureté du cœur gardera en nous la pureté de la foi.



M. l'abbé Davide Pagliarani, Supérieur général de la Fraternité Saint-Pie X.

Dans les circonstances historiques qui sont les nôtres, Dieu a appelé la Fraternité sacerdotale Saint-Pie X à un combat très spécial pour la foi. Il s'agit pour nous de la garder, de la professer, de l'aimer et de la transmettre. Il convient de bien comprendre les raisons profondes de ce combat, ses exigences, ce à quoi il doit nous mener, afin de pouvoir en tirer toutes les conséquences pour nos âmes.

La foi, pierre angulaire intouchable

La foi est, ici sur terre, l'anticipation de la vision de Dieu que nous aurons dans l'éternité, et à laquelle elle cédera la place. Elle est la connaissance surnaturelle de Dieu et de tout ce qui le concerne, sans possibilité d'erreur. C'est pour cette raison qu'elle est un tout intégral que nous recevons de la bonté de Dieu, lequel nous communique la connaissance qu'il a de lui-même. Dans cette perspective, on comprend bien que la foi est par excellence l'expression de la vérité : la vérité surnaturelle octroyée aux âmes sans la moindre possibilité d'erreur.

> **La foi est par excellence l'expression de la vérité**

Elle est bien différente de l'opinion ou appréciation personnelle de quelqu'un qui choisirait sa « vérité » plutôt qu'une autre, selon son jugement ou son expérience ; une telle vérité correspond plutôt à la « foi » d'un esprit libéral, vidée de tout élément surnaturel et réduite au niveau d'une option politique et foncièrement discutable. La foi est une connaissance d'un autre ordre, essentiellement surnaturel, dans laquelle nous avons la garantie absolue de ne pas nous tromper, car la moindre erreur serait incompatible avec la vérité divine. En effet, une

vérité qui contiendrait ne serait-ce qu'une seule nuance d'erreur cesserait tout simplement d'être divine et d'être la vérité. Par exemple, un Christ qui serait à la fois vrai Dieu et vrai homme, Roi et Prophète, mais sans être Rédempteur, ne serait pas le véritable Christ de notre foi. Il ne serait pas non plus un « Christ amoindri » – ce qui ne peut pas exister – mais tout simplement autre chose. Une seule erreur corrompt irrémédiablement tout l'édifice de la foi et du dogme, de même que quelques gouttes de poison suffisent à rendre une grande quantité d'eau impropre à la consommation.

Le combat de la foi, dans l'Église et dans la Fraternité

Cette prémisse est indispensable pour bien comprendre pourquoi, tout au long de son histoire, l'Église a eu comme premier souci de défendre la foi, quitte à disputer, condamner, souffrir la persécution, pour défendre telle ou telle expression du dogme. La moindre concession dans ce domaine aurait signifié la trahison de Notre-Seigneur, de sa mission et des âmes.

En effet, l'homme est fait pour connaître Dieu et, en particulier, pour le connaître à travers Notre Seigneur Jésus-Christ : « Nul n'a jamais vu Dieu : le Fils unique qui est dans le sein du Père, est celui qui en a donné la connaissance. » (Jn 1, 18) Sans cette connaissance que la foi seule nous apporte, il est impossible de plaire à Dieu et d'aller à lui. Il est impossible de le connaître et, par conséquent, de le contempler, d'y trouver son propre bonheur, de l'aimer et de le servir, car on ne peut pas donner son cœur ni consacrer sa volonté à un inconnu. Préserver la foi est littéralement une question de vie ou de mort. La vie spirituelle ici-bas est impossible sans l'adhésion de toute notre intelligence à la vérité divine dans son intégralité. C'est cette possession de Notre-Seigneur lui-même, Vérité incarnée et rendue connaissable par la foi, qui est la condition et la cause première de la vie chrétienne, commencement de la vie éternelle.



Nous ne pouvons jamais l'oublier : lorsque la Fraternité en tant que telle, ou chacun de nous dans sa vie de tous les jours, est appelé à professer la foi et à la défendre publiquement, il ne s'agit pas de mettre en avant une option personnelle ou une nuance qui nous paraîtrait plus appropriée. Il s'agit tout simplement d'une confession absolument nécessaire pour permettre aux âmes de connaître Notre-Seigneur tel qu'il est, et de construire toute leur existence, dans le temps et dans l'éternité, autour de cette même connaissance et conformément à elle. Cette vie chrétienne est devenue très rare aujourd'hui, car la foi elle-même, qui seule la rend possible, est en train de disparaître.

Mais que devons-nous faire pour que cette vie, propre au « juste qui vit de la foi », porte en nous tous ses fruits ? Que devons-nous faire pour ne pas nous limiter à une adhésion purement formelle à la foi, mais trouver notre bonheur dans la possession de la vérité ? Nous devons laisser la foi produire en nous son effet propre, à savoir la purification du cœur : ainsi sera détruit tout obstacle à la parfaite adhésion de notre âme à Notre-Seigneur, à la fois Vérité recherchée par l'intelligence et Bien suprême recherché par le cœur.

Préserver la foi est littéralement une question de vie ou de mort

La foi authentique purifie le cœur

La foi qui n'est pas superficielle ou morte transforme une âme en profondeur, tout d'abord en produisant en elle la pureté. Cela est logique et facile à comprendre, car celui qui vit de la foi modèle sa propre vie conformément à un idéal supérieur : par conséquent, il s'éloigne de tout ce qui est inférieur et qui pourrait être un obstacle à sa transformation. En d'autres termes, la foi authentique, accompagnée de la charité, tire une âme vers le haut, et ce faisant, elle l'éloigne de tout ce qui est terrestre ou mondain. Elle l'éloigne de toute impureté.

Prenons un exemple cher à saint Thomas : un métal devient impur s'il est allié à un autre moins noble. L'argent n'est pas impur par l'alliage de l'or, qui augmente sa valeur ; mais il l'est par l'alliage du plomb. De même pour l'âme, qui a plus de dignité que toutes les créatures temporelles et corporelles : elle est rendue impure si elle se soumet à elles par un amour ou un attachement désordonné. Elle est purifiée de cette impureté par le mouvement contraire, c'est-à-dire lorsqu'elle tend à ce qui est au-dessus d'elle, à Dieu. Il est évident que ce mouvement dépend de la foi qui seule le



Sainte Véronique avec le *Sudarium*.

rend possible : pour pouvoir s'approcher de Dieu, il faut le connaître, et pour pouvoir le connaître, il faut croire en lui. Et voilà pourquoi le principe premier de la purification du cœur est la foi. Et si cette foi trouve sa perfection dans une charité authentique, elle cause une parfaite purification.

En effet, la foi exclut tout d'abord l'impureté qui lui est opposée : l'impureté de l'erreur dans l'intelligence. Mais si on la laisse agir, si on la laisse transformer l'âme en profondeur, elle finit par détruire toute impureté morale, tout obstacle à l'union parfaite entre l'âme et Notre-Seigneur. Cela signifie qu'après l'intelligence, elle rend aussi le cœur pur, et donc libre. Voilà ce que signifie l'expression : « le juste vit de la foi ».

L'âme pure rayonne sa foi et en témoigne

« Si ton œil est simple, tout ton corps sera lumineux. » (Mt 6, 22) Voilà comment Notre-Seigneur exprimait et enseignait cette vérité fondamentale. En d'autres termes, la première profession de foi qu'il attend de toute âme est celui d'une vie lumineuse, qui soit le reflet visible de ce que l'œil de l'intelligence contemple dans la foi. C'est cela qui donne toute sa valeur à la vie d'une âme, et qui la rend profondément apostolique, capable d'entraîner les autres. Car on ne peut pas cacher cette lumière. Et plus le monde s'enfonce dans les ténèbres du péché, plus cette lumière luit.

Lorsqu'une âme vit profondément unie à Notre-Seigneur, lorsque tout son comportement est inspiré par le désir de lui plaire et de se conformer à lui, de reproduire en elle ses vertus, de tout accomplir par amour pour lui, sa vie rayonne à tel point qu'elle est véritablement lumière pour le monde. C'est pour cela que, de tout temps mais surtout aujourd'hui, le monde ne peut rester insensible au témoignage de la pureté : soit il en est profondément édifié, soit il enrage à cause du reproche implicite qu'il en reçoit. Ce témoignage, comme toute expression de la vérité, divise.

La foi sans la pureté du cœur est en danger

Ne perdons jamais de vue ce lien très étroit qui existe entre la foi et la pureté : on ne peut connaître véritablement Dieu sans être purifié par cette connaissance ; et en même temps, on ne peut prétendre le connaître sans la pureté. Il y a comme une double pureté ou, plutôt, la pureté joue un double rôle dans la vie spirituelle et dans la vie de foi : d'une part, la pureté du cœur est l'effet de la foi, et en même temps elle dispose l'âme à la connaissance et à la vision de Dieu. En d'autres termes, la pureté est à la fois conséquence et cause ; un peu comme la lune, capable à la fois de recevoir la lumière, mais aussi de la répandre par réflexion.

Il s'ensuit que la meilleure garantie pour préserver la foi est d'abord dans l'effort constant pour cultiver la pureté, et dans l'amour pour cette vertu. Tout autre effort resterait vain, s'il n'était pas couronné par ce résultat.

Habituellement le démon, fin psychologue et connaisseur de l'âme humaine, de ses faiblesses et de ses penchants, ne tente pas un bon chrétien directement par l'apostasie. Cela serait grotesque. Il essaye plutôt de le travailler lentement, en lui faisant absorber l'esprit du monde, en l'affaiblissant progressivement par une vie de compromis avec le monde, une vie de plus en plus étrangère aux exigences de la foi et qui, de quelque manière, parvient à empêcher la purification du cœur. Ainsi la foi reste inefficace, faible, vidée non de son contenu dogmatique, mais de sa force, privée de sa capacité de transformer une âme, d'engendrer et de garder la vie.

C'est le drame de beaucoup de chrétiens qui ont perdu la foi sans s'en rendre compte, sans s'en apercevoir, même sans le vouloir, sans un acte d'apostasie proprement dit, mais uniquement en se laissant porter par le courant du monde. Que manqua-t-il à ces âmes ? Certes, elles avaient les sacrements, la foi, peut-être même de bonnes habitudes… mais leur cœur n'était probablement pas purifié ou suffisamment protégé. C'est un drame qui – il faut le reconnaître avec humilité – pourrait aussi deve-

nir le nôtre sur le long terme.

C'est aussi le drame qui, appliqué à une collectivité, fut à l'origine de plusieurs crises dans l'histoire de l'Église, qui ont abouti au schisme et à l'hérésie. Des peuples entiers ont été prêts à abandonner la foi catholique et, avec elle, l'Église, car leur foi s'était progressivement affaiblie ; dans certains cas elle était même devenue insignifiante, c'est à dire qu'elle n'exerçait plus de véritable influence sur les cœurs. Elle était restée superficielle : elle éclairait encore tant bien que mal les intelligences, mais sans transformer les âmes en profondeur, sans imprimer sa marque dans leur vie. Le modernisme lui-même a trouvé son origine et son succès dans un désir de vouloir à tout prix se réconcilier avec un monde indifférent à Dieu, avec son esprit, sa mentalité, ses principes. On voulait continuer à croire, mais à condition de vivre en harmonie avec la société moderne, et de la suivre dans son évolution intellectuelle et morale. Pour y parvenir, on a préféré modifier la foi, ses exigences, son action dans l'âme, plutôt que de l'accueillir telle que Dieu nous la donne, et de lui laisser porter tous ses fruits : la situation qui en résulte, dans laquelle se trouve l'Église aujourd'hui, montre bien comment la débâcle de la foi accompagne celle des mœurs.

Tout cela se ramène donc à un problème de pureté, au sens le plus profond du terme. Mais qu'arrive-t-il à l'âme affaiblie par ce travers ?

Aveugles et esclaves

Lorsque l'âme se laisse peu à peu contaminer et dominer par l'esprit du monde et par l'impureté, ses facultés spirituelles sont atteintes, ce qui entraîne des répercussions parfois irréparables.

Tout d'abord, c'est son intelligence qui est obscurcie : elle n'arrive plus à distinguer ce qui est vraiment bon de ce qui est mal et, par conséquent, elle ne parvient plus à s'appliquer à chercher le bien et à éviter le mal. Elle est en effet subjuguée et asservie à des biens apparents qui l'aveuglent spirituellement. Cela a des répercussions très graves sur l'exercice de la prudence, censée guider l'âme dans le choix des moyens appropriés pour atteindre sa perfection morale. Une telle âme devient incapable d'écouter ou de se laisser conseiller, incapable de se diriger elle-même : précipitée, incapable de réflexion et de constance, elle se condamne elle-même à des choix malheureux qui risquent de conditionner toute son existence.



Sainte Marie-Madeleine en méditation.

Ensuite, la volonté, faculté de l'âme qui la fait adhérer au bien, est aussi gravement atteinte par l'impureté du cœur. L'amour de Dieu est remplacé par l'amour de soi : malgré l'impression d'être libre, l'âme devient esclave d'elle-même. Cela peut la pousser jusqu'au mépris de Dieu et de la religion, car ces derniers lui rappellent inévitablement ses égarements. Cela peut aller plus loin encore, car l'attachement à la vie présente et à ses biens apparents peut créer dans l'âme un désordre tel qu'il conduit au dégoût de tout ce qui est spirituel, et même au désespoir par rapport à la vie éternelle. C'est bien là l'origine de la rage et du désespoir dissimulés que nous retrouvons chez nombre de nos contemporains. C'est là surtout l'origine sournoise et silencieuse de la perte de la foi.

> **On voulait continuer à croire, mais à condition de vivre en harmonie avec la société moderne**

Que faut-il faire ?

Tout d'abord, il ne faut pas se décourager. C'est une question de vie ou de mort, et il faut bien garder à l'esprit que c'est la grâce de Dieu qui permet de mener ce combat que nous avons évoqué. Il découle directement de la foi et il est strictement lié à elle. Il ne s'agit pas d'un combat accessoire, mais du combat absolument prioritaire.

Cela dit, il faut reconnaître que l'on ne parle pas suffisamment de la pureté et de l'éducation à cette vertu. Il y a une fausse pudeur qui nous rend réticents à traiter ce sujet comme il le mérite. Malheureusement, cette vertu évoque souvent quelque chose d'extrêmement réservé et personnel, dont on ne pourrait parler que dans le cadre de la confession sacramentelle. C'est une erreur grave. Il faut parler régulièrement de cette vertu aux enfants et aux adolescents, bien entendu en des termes appropriés à leur âge. C'est un devoir de tous les éducateurs, clercs ou laïcs. Il faut préparer les jeunes aux grands combats qu'ils auront à mener. Et pour cela, il faut se souvenir de



deux choses.
Premièrement, la pureté exerce un attrait très fort sur les âmes délicates qui n'ont pas encore été corrompues par le monde et qui sont encore sous l'influence de la grâce. Il faut savoir en profiter. La nature humaine a été créée pour se dévouer et se consacrer à de grands idéaux qui l'attirent vers le haut, en écartant tout obstacle. Et comme cela est propre à la nature humaine, cela ne change pas avec les époques et la modernité : plus une chose coûte, plus elle attire l'âme ardente de la jeunesse, consciente du fait qu'elle construit son avenir. Bien éduquée et bien préparée, elle possédera tous les éléments nécessaires pour exercer la prudence requise dans la poursuite de cet idéal. Mais on n'a pas le droit de ne pas lui fournir les connaissances, les conseils et les exemples dont elle a besoin.
Deuxièmement, il y a deux travers opposés à écarter dans l'éducation à la pureté. Nous sommes en effet facilement victimes d'une dialectique entre deux erreurs, que souvent nous pensons pouvoir contourner en trouvant un juste milieu trompeur. Il s'agit, d'un côté, du puritanisme, c'est-à-dire d'une réduction de la pureté à un code rigide de règles extérieures à appliquer. C'est une caricature assez évidente, car on risque d'évaluer la pureté, avec tout ce qui s'y rapporte, selon la mesure d'une rigidité formelle. Il n'y a rien de plus tristement efficace pour éduquer la jeunesse au culte de l'apparence, et l'éloigner de l'essentiel. De l'autre côté, se trouve le modèle libéral, qui aura tendance à mépriser toute règle extérieure au bénéfice d'une pseudo-liberté de l'esprit, ne souffrant aucune contrainte. Dans le premier cas, on aura tendance à voir le mal partout – sauf là où il réside premièrement ; dans le deuxième cas, on aura tendance à ne le voir nulle part. Le grand danger alors, en refusant ces deux extrêmes, serait celui de chercher une sorte de bonne mesure, un compromis entre rigidité et laxisme. Sortons plutôt de cette dialectique qui n'apporte rien de vraiment utile. Un tel compromis ne saurait être un point de référence ; il risque d'égarer et de décourager pour toujours les éducateurs.

Il faut préparer les jeunes aux grands combats qu'ils auront à mener

La vraie purification du cœur est autre chose : elle consiste dans la recherche de la pureté en tant que vertu, qui découle directement de la foi, qui transforme l'âme en profondeur, qui l'attire vers le haut – ce pour quoi elle est faite –, qui lui permet de se fortifier, qui la dispose à poursuivre le bien et ainsi à trouver sa perfection. La pureté n'est pas uniquement le résultat d'un ensemble de dangers que l'on arrive à éviter ; elle est la condition pour connaître Notre-Seigneur comme les Apôtres l'ont connu, en étant subjugués par sa personne et enflammés du désir de tout lui consacrer : « Et nous avons vu sa gloire, gloire que le Fils unique tient de son Père, plein de grâce et de vérité. » (Jn 1, 14) La pureté est la condition nécessaire pour lire l'Évangile non comme les dialogues de Platon ou les fables d'Ésope, mais comme le livre encore capable de convertir, de changer une âme et de changer le monde. Elle est la condition pour être libre.
Lorsque le but est clair et connu à la lumière de la foi, lorsque les moyens appropriés pour y parvenir le sont aussi, lorsque l'âme comprend que sa perfection et son bonheur dépendent de cela, lorsqu'elle est libérée de tout obstacle, alors elle est capable de tout pour y parvenir.
Dieu vous bénisse ! ♦

Menzingen, le 23 avril 2023
dimanche du Bon Pasteur

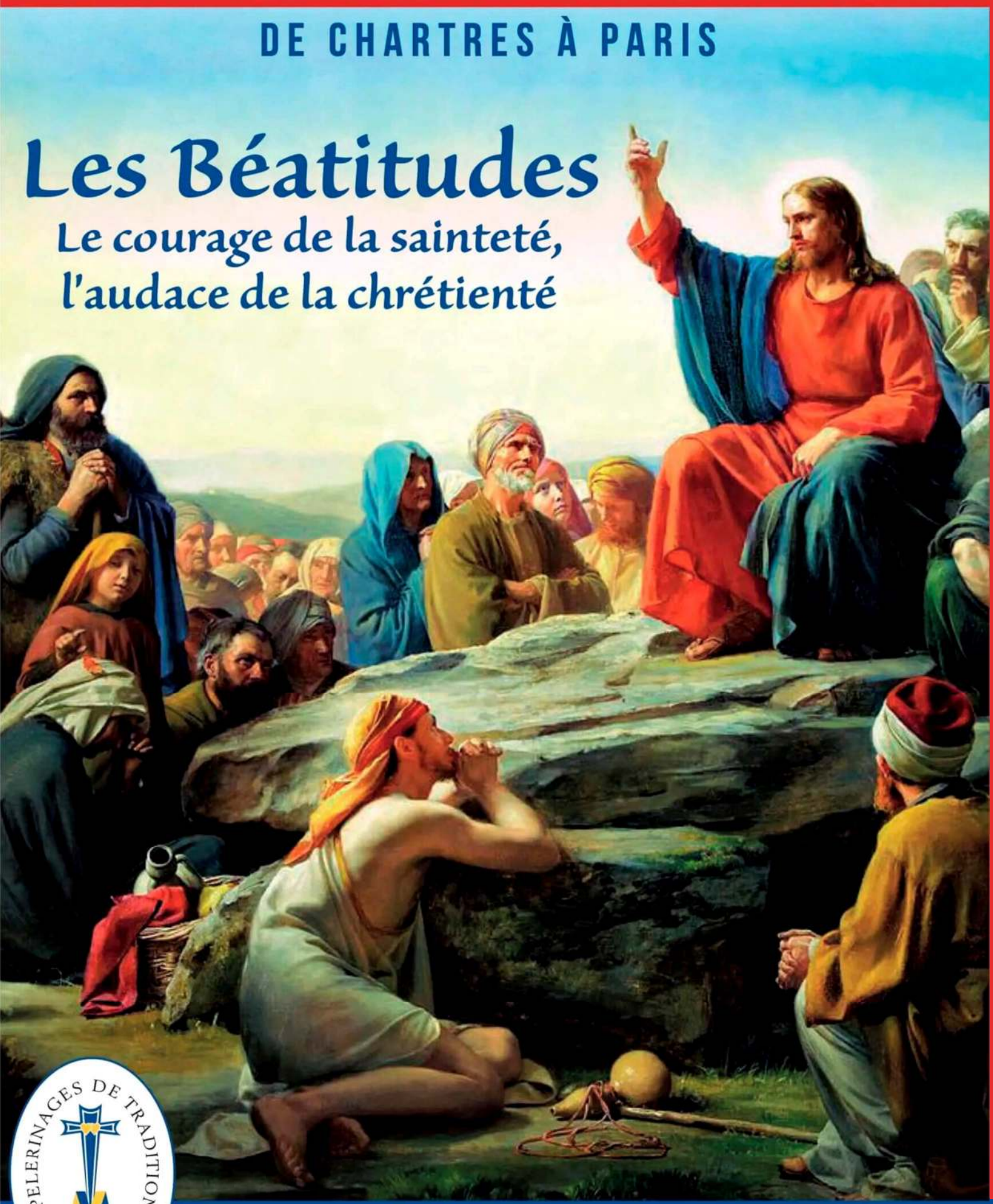
Don Davide Pagliarani
Supérieur général

PÈLERINAGE DE PENTECÔTE

DE CHARTRES À PARIS

Les Béatitudes

Le courage de la sainteté, l'audace de la chrétienté



PÈLERINAGES DE TRADITION

2023

Pèlerinages de Tradition
01 55 43 15 60
www.pelerinagesdetradition.com

27 - 28 - 29 MAI



HISTOIRE DE LA LITURGIE

LA MESSE ROMAINE JUSQU'EN 1789

La messe traditionnelle a été ciselée par l'Église selon une croissance organique, dans un même esprit, afin de mieux expliciter la foi de toujours. Ayant eu à affronter les assauts de l'hérésie protestante, elle va continuer de sanctifier les âmes avant de se trouver face à la Révolution française, œuvre de déchristianisation massive.

MESSE TRADITIONNELLE

33

Institution du saint sacrifice la messe - ou *Eucharistie* - et du sacerdoce à la Cène le Jeudi Saint par Notre-Seigneur Jésus-Christ, juste après le rite du repas de la Pâque juive. L'Ancien Testament et ses sacrifices figuratifs du Messie laissent désormais place à la Nouvelle Alliance venue accomplir ce qu'ils annonçaient (1 Co 11, 23 ; Mc 14, 22-24 ; Mt 26, 26-28 ; Lc 22, 17-20). **La messe est désignée par le terme de « fraction du pain »** (Ac 20, 7), elle est l'accomplissement du commandement du Seigneur aux Apôtres, premiers prêtres de l'Église : « Faites ceci en mémoire de moi ». **Il s'agit d'un sacrifice, le Christ l'ayant exprimé lui-même** : « mon corps livré pour vous » (1 Co 11, 24), « mon sang, sang de la nouvelle alliance, répandu pour beaucoup en rémission des péchés » (Mt 26, 28).

70

Destruction du Temple de Jérusalem par Titus, seul lieu sur terre où la religion juive - devenue caduque - pouvait accomplir ses rites sacrificiels : la messe les a remplacés.

Ier siècle

Le dimanche est le « jour du Seigneur » (*Didachè*) qui remplace de façon bien distincte le sabbat juif se déroulant le samedi et où l'on s'assemblait pour « manger le pain » (Lc 14, 1-3). Jour de la Résurrection, le dimanche convient pour renouveler la Pâque nouvelle, l'offrande du Sang précieux du Christ. Saint Clément de Rome (pape de 92 à 101) écrit : « Le Seigneur a prescrit que les sacrifices et les actions liturgiques soient accomplis à des temps et des heures précises » (*Ière lettre aux Cor.*, ch. 14).

MAGISTÈRE

UN SACRIFICE VÉRITABLE

Le concile de Trente enseigne : « Lors de la dernière Cène, "la nuit où il fut livré" (1 Co 11, 23), le Christ voulu laisser à l'Église, son épouse bien-aimée, un sacrifice visible (comme cela convient à la nature humaine), par lequel le sacrifice sanglant qui devait s'accomplir une fois pour toutes sur la Croix, serait rendu présent et commémoré jusqu'à la fin du monde et sa vertu salvifique appliquée à la rémission des péchés que nous commettons chaque jour ; pour cela, […] il offrit à Dieu le Père son corps et son sang sous les espèces du pain et du vin. » (22e session, chap. 1 ; DS 1740) ♦



Institution de la messe et du sacerdoce par Jésus-Christ.

PÈRES DE L'ÉGLISE

UNE MESSE VERS 150

Saint Justin (mort en 165) écrit : « Au jour que l'on appelle le "jour du Soleil" (ndlr : le dimanche), tous se réunissent en un même lieu ; on lit les Mémoires des Apôtres ou les écrits des prophètes, autant que le temps le permet. Quand le lecteur a fini, celui qui préside fait un discours pour nous admonester et nous exhorter à imiter ces beaux enseignements. Ensuite nous nous levons tous et nous adressons [à Dieu] des prières ; et, lorsque nous avons achevé la prière, on apporte du pain avec du vin et de l'eau. Celui qui préside fait monter au ciel prières et actions de grâce, de son mieux, et le peuple exprime son accord en répondant par l'acclamation *Amen*. Puis a lieu la distribution et le partage de l'eucharistie et l'on envoie leur part aux absents par le ministère des diacres. » Il rappelle les motifs du respect dû au Saint-Sacrement : « Nous appelons cet aliment "Eucharistie", et personne ne peut y prendre part, s'il ne croit à la vérité de notre doctrine, s'il n'a reçu le bain pour la rémission des péchés et la régénération, et s'il ne vit selon les préceptes du Christ. Car nous ne prenons pas cet aliment comme un pain commun et une boisson commune. De même que par la vertu du Verbe de Dieu, Jésus-Christ notre Sauveur a pris Chair et Sang pour notre salut, ainsi l'aliment consacré par la prière formée des paroles du Christ, cet aliment qui doit nourrir par assimilation notre sang et nos chairs, est la Chair et le Sang de Jésus incarné : telle est notre doctrine. » (1ere Apologie, n°67 et 66) ♦

« Chair et Sang pour notre salut »

IIe siècle

Les premiers édifices réservés au culte apparaissent, mais ils sont discrets car l'on est en temps de persécution. La plus ancienne *domus ecclesiae* retrouvée se situe à Doura -Europos, sur l'Euphrate ; elle est datée d'avant 256, probablement de 232. On sait que d'autres la précédaient.

Le plan général de la messe est déjà fixé dans ses grandes lignes (cf encadré), sans être encore codifié précisément :

- lectures,
- sermon par l'évêque,
- louange divine,
- offertoire (on apporte du pain, du vin avec de l'eau)
- prière eucharistique - appelée aussi « canon » -, récitée par le prêtre et au milieu de laquelle se trouve la formule de la consécration)
- *Amen* du peuple à la fin du canon,
- communion des fidèles en état de grâce (baptisés et vivants « selon les préceptes du Christ »)

IIIe siècle

À l'époque du pape Corneille (251-253), **le latin devient la langue liturgique de Rome** et remplace le grec comme langue sacrée (sauf pour les Grecs, les chrétiens d'Orient).

Saint Cyprien de Carthage (mort en 258) rappelle **l'identité du sacrifice de la messe avec celui de la Croix** : « Parce que nous faisons mention de la Passion dans tous les sacrifices, la Passion du Seigneur est en effet dans tous les sacrifices que nous offrons » (Lettre 63).

La **récitation habituelle du *Pater* et du *Sanctus*** (Apoc.) pendant la messe remontent certainement aux Apôtres.

Les préfaces - introductions au canon - existent déjà.

IVe au VIe siècle

Fin des persécutions dans l'Empire romain par l'édit de Constantin (313). **La messe peut déployer solennellement sa liturgie** (encens, processions, chants, ornements, etc) dans des basiliques. Contrainte depuis les Apôtres à la discipline du secret et à la clandestinité afin d'éviter les profanations et les arrestations, elle était jusque-là inévitablement célébrée dans une forme dépouillée et simple - mais avec dignité - et expliquée de façon imprécise.

Il y a déjà une unité dans la liturgie romaine avec un seul canon figurant dans le *De Sacramentis* de saint Ambroise (390). Le pape Innocent Ier témoigne de cette unicité (401 -417) et mentionne les dyptiques, tablettes sur lesquelles sont inscrits les noms des vivants et des morts pour qui l'on prie (***Memento***). Le pape Symmaque (VIe siècle) fixe la liste des saints cités au canon. **Saint Grégoire le Grand** (pape de 590 à 604) **met le point final au canon en y ajoutant six mots,** c'est celui qui sera ratifié par le pape saint Pie V dix siècle plus tard. **La messe comprend alors** :

- une préparation au sacrifice avec lectures, psaumes, chants d'hymnes, homélie et litanies à laquelle assistent les catéchumènes,

PÈRES DE L'ÉGLISE
AVOIR PART AU SACRIFICE

Saint Grégoire de Naziance (mort en 390) mentionne clairement l'immolation non sanglante du Christ réalisée à la messe au moyen de la double consécration. Il exhorte ainsi un prêtre : « Ne cesse pas, homme de Dieu, de prier et d'intercéder pour moi quand tu fais descendre le Verbe par ta parole, quand tu sépares de manière non sanglante la chair et le sang du Seigneur, lorsque tu te sers de la parole [les paroles de la consécration] comme d'un glaive » (lettre 171).

La manière de communier

La communion dans la main a existé dans les premiers temps de l'Église, tout comme celle sur la langue, mais avec précaution et respect. Le communiant s'inclinait pour la recevoir, et devait avoir la main recouverte d'un voile. Le prêtre déposait l'hostie dans la main droite et le fidèle la portait à la bouche sans la prendre de l'autre main. Une grande attention est portée aux parcelles, saint Cyrille de Jérusalem (315-386) exhorte les fidèles : « Prends garde à ce que rien n'en tombe à terre. Ce que tu ferais tomber, serait comme la perte d'un de tes membres. Dis-moi donc : si quelqu'un te donnait de la poudre d'or, ne la recueillerais-tu pas soigneusement afin que rien n'en soit perdu à ton désavantage ? Ne devrais-tu donc pas être beaucoup plus attentif à ce qu'aucune miette ne se perde, de ce qui est bien plus précieux que de l'or ou du diamant ? » (5e Catéchèse mystagogique). L'Église a jugé par la suite que cette pratique devait laisser place à celle, plus prudente, de la communion sur la langue.

> « Qu'aucune miette ne se perde »

La messe en deux parties

L'évêque saint Césaire d'Arles (470-542) précise la différence entre les deux parties principales de la messes (messe des catéchumènes et messe des fidèles) : « Les messes n'ont pas lieu au moment où on lit les lectures divines dans l'église mais lors de l'offrande des dons et de la consécration du Corps et du Sang du Seigneur. Car les lectures, qu'elles soient tirées d'un prophète, de l'Apôtre ou de l'Évangile, vous pouvez aussi les lire chez vous ou écouter les autres les lire ; mais la consécration du Corps et du Sang du Christ, c'est seulement dans la maison de Dieu que vous pourrez l'entendre et la voir. » (Sermon 73, 2) ♦



Messe dans l'église Sainte-Marie-de-la-Rotonde à Albano, ancien temple romain du I^er^ siècle converti au culte chrétien sous l'empereur Constantin au début du IV^e^ siècle.

- la partie réservée aux fidèles avec préface, offertoire, *Sanctus*, canon, fraction, *Pater* et communion.

Ajout de l'*Introït*, du *Kyrie eleison* (emprunté à la liturgie grecque) **et du *Gloria,*** passé de l'Office divin (récitation des psaumes) à la messe. Il y a déjà **deux lectures** (l'Épître et l'Évangile), l'ordonnancement des dimanches est fixé.

L'usage du mot « messe » (qui signifie « envoi ») a supplanté celui d'« eucharistie » (les Orientaux disent « anaphore » pour leurs rites propres). Il fait référence soit au renvoi des catéchumènes avant l'offertoire, soit au fait qu'après une oraison du célébrant le diacre congédie l'assemblée à la fin de l'office par l'*Ite Missa est*.

La communion des fidèles se fait couramment au pain consacré et au calice, le mode employé n'est pas bien connu (peut-être avec un chalumeau en métal) mais il est certain qu'il implique précaution et respect envers les saintes espèces.

MAGISTÈRE
LE VÉNÉRABLE CANON

Le concile de Trente enseigne : « Comme il convient que les choses saintes soient saintement administrées et comme la plus sainte de toutes est ce sacrifice, pour qu'il soit offert et reçu avec dignité et respect, l'Église catholique a institué, il y a de nombreux siècles, le saint canon si pur de toute erreur, qu'il n'est rien en lui qui ne respire grandement la sainteté et la piété et n'élève vers Dieu l'esprit de ceux qui l'offrent. Il apparaît clairement, en effet, qu'il est fait soit des paroles mêmes du Seigneur, soit des traditions des Apôtres et des pieuses instructions des saints pontifes. » (22^e^ session, chap. 4 ; DS 1745) ♦

PÈRES DE L'ÉGLISE
LA DISCIPLINE DU SILENCE

Le sens de la messe est clair chez les premiers chrétiens, mais le risque de profanation les oblige à cacher ce dépôt sacré au monde païen : « Ne jetez pas aux chiens ce qui est saint. » (Mt 7, 6). Saint Basile le Grand écrit au IV^e^ siècle : « Parmi les dogmes et les définitions conservées dans l'Église, nous tenons les unes de l'enseignement écrit et nous avons recueilli les autres, transmises secrètement, de la Tradition apostolique. Toutes ont la même force au regard de la piété, nul n'en disconviendra, s'il a tant soit peu l'expérience des institutions ecclésiastiques » (Traité du Saint-Esprit, 27, 188). ♦

VII^e au IX^e siècle

Le pape Serge (mort en 701) ordonne de chanter l'***Agnus Dei*** durant la fraction du pain.

Afin de mieux expliciter aux fidèles les actes et prières entourant le culte sacré rendu par Notre-Seigneur à son Père dans la liturgie, la messe selon le rite romain s'enrichit en assimilant certaines coutumes des autres rites latins présents dans l'Occident catholique :

- **le rite ambrosien** (à Milan), qui remonterait à l'apôtre saint Barnabé. Saint Ambroise (340-397) le perfectionna et lui attacha son nom. Il est proche du rite romain, et lui a apporté quelques hymnes. Saint Pie V en a perpétué l'usage par la bulle *Quo primum* (1570).
- **Le rite gothique** en Espagne. Ce pays usa du rite romain jusqu'au V^e siècle mais y mêla de nouveaux usages - partiellement grecs - suite à l'invasion des rois wisigoths (hérétiques ariens). Lorsque saint Léandre converti ces rois, il purifia la liturgie gothique, appelée aussi *mozarabe* en raison de l'occupation maure. L'Espagne revint au rite romain à partir de la *Reconquista* (du X^e au XV^e siècle). Pour éviter que ce rite disparaisse, le pape Jules II en autorisa le maintien à Tolède.
- **Le rite gallican** en France, varié selon les diocèses mais avec une base commune. Il manifeste un lyrisme fort différent de la sobriété romaine. D'origine orientale, il remonte aux premiers évangélisateurs, le rite lyonnais vient par exemple de saint Pothin et de saint Irénée qui furent tous deux convertis par l'apôtre saint Jean en Asie Mineure.

Pépin le Bref (751-768) est convaincu au VIII^e siècle par le pape Étienne II de la nécessité d'imposer en France l'unité de la liturgie pour protéger la foi, son fils Charlemagne (768-814) continue d'aider l'Église à accomplir l'hybridation entre les rites romains et gallicans.

Le rite romain intègre : l'***Asperges***, le psaume Judica me (**prières au bas de l'autel**), le ***Confiteor***, les **prières de l'offertoire et de l'encensement,** les trois **prières du célébrant avant la communion**. Les cérémonies de la bénédiction des Rameaux et les impropères du Vendredi saint sont également d'origine gallicane. Les diocèses gallicans intègrent le canon romain avec respect. Son développement est terminé, il est considéré comme immuable, définitif.

Le développement de la liturgie est organique, toujours dans un même sens, au service d'une meilleure signification des réalités divines de la messe dont le contenu essentiel a déjà été livré par le Christ à la dernière Cène.

Le chant grégorien (issu des réformes de saint Grégoire le Grand) connaît à cette époque un grand développement.

Les messes basses (non chantées) se multiplient en raison d'un plus grand nombre de prêtres, notamment dans les monastères. On créé de nombreux autels dans les églises.

LITURGIE

ASSISTER À UNE MESSE DE SAINT GRÉGOIRE

Si nous entrions dans une basilique romaine au VI^e siècle pour assister à une messe célébrée par le pape saint Grégoire le Grand (590-604), nous ne serions pas dépaysés :

- chant de l'*Introït* durant la procession d'entrée (le pape précédé de sept acolytes portant flambeau et escorté de deux diacres)
- inclination du pape devant l'Eucharistie consacrée lors de la messe précédente,
- baiser de paix, baiser de l'autel et de l'Évangile, prière silencieuse, fin de l'*Introït*,
- *Kyrie* au trône, *Gloria*, chant de la collecte,
- lecture de l'Épître par le sous-diacre, chant du graduel et de psaumes, chant solennel de l'Évangile par le diacre,
- homélie (facultative),
- salut de l'assemblée et *Oremus* (sans oraison consécutive)
- installation de la nappe sur l'autel puis procession d'offertoire, accompagnée du chant d'un psaume. Le pape reçoit les offrandes de la noblesse et ses assistants celles du peuple,
- prière d'offrande sur les oblats (notre actuelle Secrète, qui est l'unique prière de l'offertoire),
- chant de la préface, *Sanctus*,
- Canon,
- *Pater - Libera,*
- baiser de paix,
- fraction du pain, communion,
- *Ite missa est.*

D'après François Amiot : *Histoire de la messe,* coll. Je sais - Je crois, éd. Fayard, 1956, in *La messe a-t-elle une histoire ?,* MJCF, 1997. ♦



Messe dans les catacombes de Saint-Calixte à Rome, où les premiers chrétiens assistaient aux saints mystères.

Xe au XIIe siècle

La réforme grégorienne (de Grégoire VII, pape de 1073 à 1085) entreprise par saint Léon IX (1049-1054), est achevée par Urbain II (1088-1099) : l'hybridation romano-gallicane est achevée. La liturgie romaine est consolidée par la centralisation du pouvoir pontifical en Occident.
L'harmonisation de la liturgie a progressé dans l'ensemble du monde romain avec la réduction du nombre de compositions et de coutumes, tant chez les séculiers que dans les ordres religieux (chartreux, cisterciens, prémontrés).
Du IXe au XIIIe siècle de **grands commentaires spirituels sur la liturgie** sont entrepris par Amalaire de Metz, Rupert de Deutz, Bernold de Constance, Honorius d'Autun et Yves de Chartes. Le plus connu est le *Rational des divins offices* de Guillaume Durand, évêque de Mende.
Développement des missels pléniers, plus pratiques car ils rassemblent en un seul livre les ouvrages épars servant à la célébration de la messe : le sacramentaire, l'épistolier, l'évangéliaire et le graduel (ou antiphonaire).
Élévation de l'hostie et du calice, après l'hérésie de Bérenger de Tours (1050) contre la transsubstantiation.

XIIIe au XVe siècle

A Rome les variantes sont si minimes que l'on décide d'imposer dans toutes les basiliques le **missel de la Curie**.



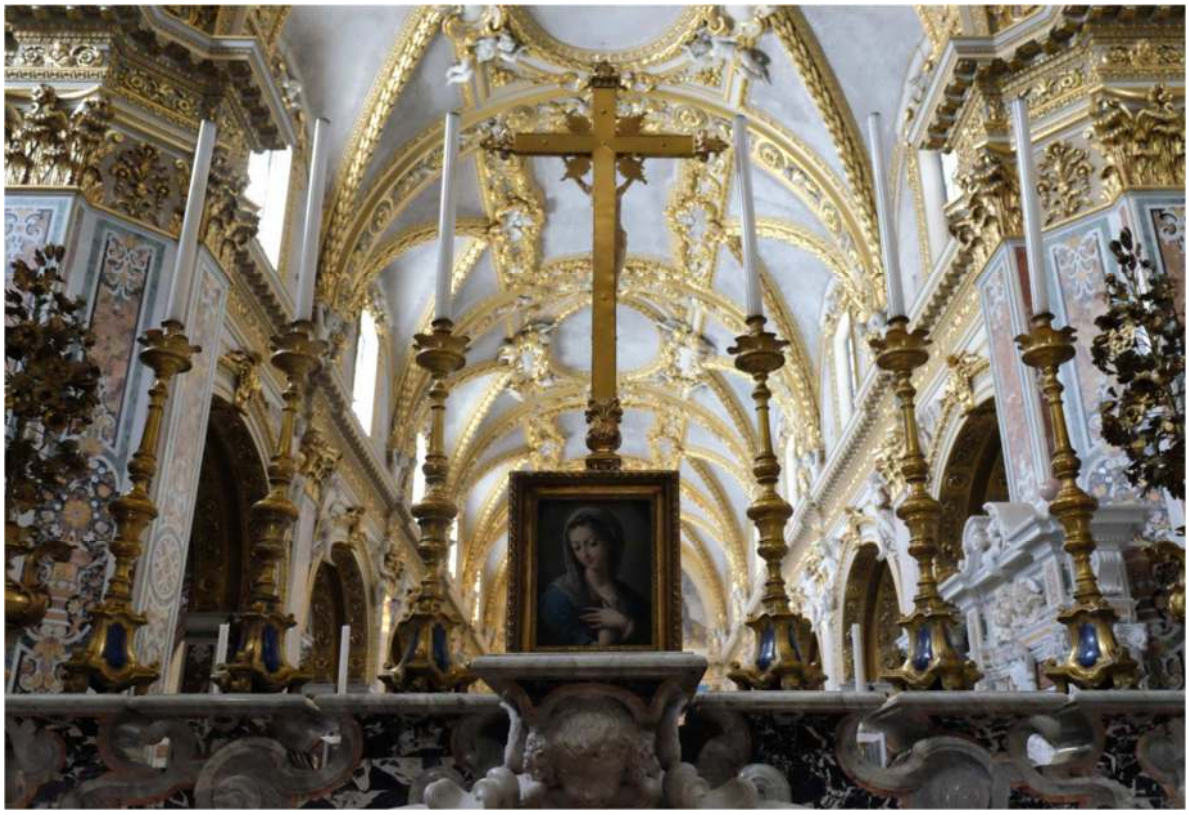
Le IXe siècle connaît un essor des messes privées pour la délivrance des âmes du purgatoire.

Le pape Innocent III (1198-1216) fait publier **l'ordinaire de la messe papale**, modèle et référence des missels.
Développement des gestes d'honneur autour du Saint-Sacrement : **torches des céroféraires** avant la consécration, **encensements et génuflexions**, développement des monstrances (ostensoirs) pour l'adoration eucharistique. Par convenance et souci pratique, **la communion des fidèles ne se fait plus que sous une seule espèce** : l'hostie. **L'usage pour le prêtre de garder le pouce et l'index joints** depuis la consécration jusqu'à l'ablution (au-dessus du calice) est imposé, par précaution pour les parcelles d'hosties et pour que les doigts qui touchent le précieux corps de Notre-Seigneur n'aient de contact avec rien de profane.
L'offertoire remplace l'offrande des fidèles. Durant les premiers siècles, les fidèles offraient ce qui servait directement ou indirectement à la messe. Avant que ne commence le canon, ils portaient leurs dons en procession (pain, vin, cire, argent, huile, fruits) sur la « table du sacrifice », non loin de l'autel. A la fin de l'offrande, le célébrant récitait une oraison sur les dons. Tombé en désuétude, cet usage a été remplacée dans les missels gallicans par de simples prières privées des prêtres et des fidèles au cours de l'oblation, ce sont celles-ci qu'adopte le rite romain à partir du XI[e] siècle en les mettant en ordre.
Au XIV[e] siècle, l'offertoire du rite romain est achevé et c'est sous cette forme qu'il sera codifié par saint Pie V en 1570.
La première édition imprimée du missel romain est achevée en 1474, à Milan. L'invention de l'imprimerie permet une large diffusion en Occident.

ATTAQUES CONTRE LA MESSE

XVIe siècle

Lancée en 1517, l'hérésie protestante se répand en Allemagne par Luther, par Calvin en France et à Genève, par Zwingli en Suisse et par Henri VIII en Angleterre. Il fondent **trois sectes en dehors de l'Église romaine : les églises luthérienne, calviniste et anglicane.**
Trois point de la doctrine de la messe sont attaqués :
- LE CARACTÈRE SACRIFICIEL DE LA MESSE. La théorie de l'homme justifié par la foi-confiance, sans les œuvres conduit à nier que la messe soit un sacrifice propitiatoire (qui applique de façon présente et efficace à nos âmes les fruits du sacrifice de la croix et acquitte la dette que nous avons envers Dieu à cause de nos péchés) : **l'offertoire est supprimé**. La messe n'est qu'un simple mémorial de la Passion et de la Cène vue comme un repas d'adieu. Son but est d'instruire les fidèles, de leur rappeler le sacrifice du Calvaire afin de provoquer l'acte intérieur de foi : **le canon est récité à voix haute**. On parle de « sacrifice » uniquement dans le sens de sacrifice de louange ou d'action de grâce.
La « liturgie de la parole » doit tenir la première place (**latin supprimé comme langue sacrée de la liturgie, usage de la langue vernaculaire, offices face à l'assemblée**) et la communion-repas la seconde (**communion sous les deux espèces, hostie reçue debout et dans la main, pas de *Confiteor* avant**) : « La forme d'une table fera mieux passer les



La messe et Notre-Dame, deux cibles du démon et du protestantisme.

MESSE DÉFIGURÉE
UNE CÈNE PROTESTANTE

Le Jeudi Saint 13 avril 1525 […], sous les voûtes étonnées du Grand Münster, le culte se déroula selon un ordre absolument neuf. L'allemand bannissait entièrement le latin de la liturgie. Les chœurs ne chantaient plus. Seules s'élevaient à l'entrée du chœur les voix de Zwingli et des deux prêtres qui l'assistaient […]. Par moment, la foule qui se pressait dans la collégiale les soutenait par des répons : « Dieu soit loué », *« Amen »* ou encore, agenouillée, récitait avec eux le *Notre Père*. La cène remplaçait la messe. Les espèces du saint repas reposaient sur une table ordinaire. Zwingli officia face à l'assemblée, au lieu de rester, comme dans la liturgie romaine, tourné vers l'autel. Des acolytes distribuèrent ensuite le pain dans les bancs des fidèles, qui en prirent eux-mêmes dans leur main un morceau et le portèrent à leur bouche […]. Zwingli avait tenu à ce que le vin repose dans des calices de bois, afin de répudier ouvertement tout faste. ♦

Jean Rilliet,
***Zwingle, le troisième homme de la Réforme* (1959)**

simples des opinions superstitieuses de la messe papiste au légitime usage de la Cène du Seigneur. Parce qu'un autel sert à offrir un sacrifice, mais la table sert pour manger […] personne ne peut nier que la forme d'une table est plus indiquée pour nous rendre au repas du Seigneur. » (Nicolas Ridley, évêque anglican de Londres, *Œuvres,* p. 321)

- LE DOGME DE LA TRANSSUBSTANTIATION selon lequel, dès la consécration, sont présents sur l'autel le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre-Seigneur sous les apparences du pain et du vin. Luther affirme que le pain demeure (impanation), c'est « du pain-chair, du pain-corps » (*De la Cène*, 1528), la notion de présence réelle est très vague. Pour Calvin cette présence n'est plus que virtuelle, l'hostie n'est qu'un signe et le corps du Christ est seulement au Ciel : « c'est une superstition méchante de l'enclore sous les éléments de ce monde » (*Accord touchant la matière des sacrements*, 1549).

De plus, les protestants professent que cette présence plus ou moins réelle de Notre-Seigneur provient de la foi des fidèles rassemblés et non des **paroles de la consécration prononcées par le prêtre : celles-ci sont récitées par les protestants sur un ton narratif (comme dans un récit) et non plus intimatoire (une chose se réalise actuellement).**

- LE SACERDOCE. Le prêtre n'est plus que simple président de l'assemblée, il n'agit plus *in persona Christi,* à la place

HAINE DE LA MESSE
LES DIVAGATIONS DE LUTHER

Le fondateur du protestantisme affirme dans ses œuvres :

« Quand la messe sera renversée, je pense que nous aurons renversé la papauté car c'est sur la messe, comme sur un rocher, que s'appuie la papauté tout entière, avec ses monastères, ses évêchés, ses collèges, ses autels, ses ministres et sa doctrine […] ; tout cela s'écroulera quand s'écroulera leur messe sacrilège et abominable. » (*Contra Henricum regem Angliae*, 1522)

« L'élément principal de leur culte, la messe, dépasse toute impiété et toute abomination, ils en font un sacrifice et une bonne œuvre. » (*De votis monasticis judicium*, 1521)

« La messe n'est pas un sacrifice ou l'action d'un sacrifice. Regardons-là



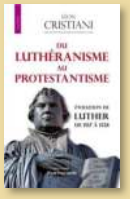
« tout s'écroulera quand s'écroulera leur messe »

comme sacrement ou comme testament. Appelons-là bénédiction, eucharistie, ou mémoire du Seigneur. » (*Sermon du premier dimanche de l'Avent*, Œuvres c., t. XI)

« Le Saint-Sacrement n'a pas été institué comme un sacrifice à offrir pour le péché, mais pour réveiller notre foi, et consoler les consciences. » (*Confession d'Augsbourg*, art. XXIV)

« La messe n'est pas un sacrifice offert pour d'autres, qu'ils soient vivants ou morts, afin d'effacer leurs péchés, mais […] une communion dans laquelle prêtre et fidèles reçoivent le sacrement, chacun pour soi-même. » (*De captivitate babylonica*, 1520).

« Pour arriver sûrement et heureusement au but, il faut conserver certaines cérémonies de l'ancienne messe pour les faibles qui pourraient être scandalisés par le changement trop brusque. » (Œuvres c., t. XII) ♦



Du luthéranisme au protestantisme,
Chanoine Léon Cristiani
éd. Parthénon,
626 pages, 19 €.



Saint Pie V, pape qui codifia et canonisa la messe traditionnelle pour la protéger des innovations.

XVIe au XVIIIe siècle

CONCILE DE TRENTE (1545-1563), réaffirmation de la doctrine traditionnelle de l'Église face à la Réforme protestante. **Des décrets disciplinaires importants définissent solennellement la valeur sacrificielle de la messe, la légitimité des rites traditionnels, la dignité du canon romain.**

Le pape saint Pie V (1566-1572) **publie la bulle *QUO PRIMUM TEMPORE*** (19 juillet 1570), œuvre d'unification liturgique pour mieux préserver la foi :

- **codification du missel romain** tel qu'il existait déjà afin d'en publier la meilleure édition possible et de la rendre obligatoire dans toutes les églises.
- tous les prêtres de rite latin sont tenus d'utiliser cet ordo, seuls les rites particuliers qui ont plus de deux cents ans d'existence demeurent permis (rites lyonnais, dominicains, chartreux, etc)
- **la messe traditionnelle est canonisée**, tout prêtre est autorisé à célébrer selon ce rite « sans aucun scrupule de conscience et sans encourir aucune peine, condamnation ou censure. »
- ce rite étant celui de l'Église depuis son origine, **l'autorisation donnée est perpétuelle** : « statuons et déclarons que les présentes lettres ne pourront jamais et en aucun temps être révoquées ni modifiées, mais qu'elles demeureront toujours fermes et valables dans leur portée. »

du Christ. C'est la conséquence du **refus des protestants de la médiation de l'Église** (magistère remplacé par le libre examen et rejet de la communion des saints). Luther affirme qu'il n'y a pas de distinction fondamentale entre clercs et laïcs : « Tout ce qui sort du baptême peut se vanter d'être consacré prêtre, évêque ou pape bien qu'il ne convienne pas à tous d'exercer cette fonction » (*Manifeste à la noblesse chrétienne d'Allemagne*, 1520).

Il prône le sacerdoce universel et rejette le sacrement de l'Ordre : Dieu seul fait tout, sans l'Église et sans l'homme (car la nature humaine serait totalement corrompue par le péché originel et non simplement blessée). Dieu justifie arbitrairement tel ou tel homme, on ne peut rien pour satisfaire au péché (la foi sans les œuvres suffit).

MAGISTÈRE
COUPS DE CANONS

Le concile de Trente rappelle dans ses XXIIe et XXIIIe sessions les grandes vérités concernant le saint sacrifice de la messe et porte des anathèmes (excommunications) contre les tenants des erreurs protestantes :

- Canon I : « Si quelqu'un dit qu'à la messe on n'offre pas à Dieu un véritable et authentique sacrifice […] : qu'il soit anathème. »
- Canon II : « Si quelqu'un dit que par ces mots : "Faites ceci en mémoire de moi" (I. Co II, 25), le Christ n'a pas institué les Apôtres prêtres […] : qu'il soit anathème. »
- Canon III : « Si quelqu'un dit que les sacrifice de la messe est seulement un sacrifice de louange et d'action de grâces, ou une simple commémoration du sacrifice accompli sur la croix, mais n'est pas un sacrifice propitiatoire ; […] : qu'il soit anathème. »
- Canon VIII : « Si quelqu'un dit que les messes où seul le prêtre communie sacramentellement sont illicites et doivent dont être abrogées, qu'il soit anathème. »
- XXIIIe session : « Si quelqu'un nie que dans le Très Saint Sacrement de l'Eucharistie soient contenus vraiment, réellement et substantiellement le corps, le sang conjointement avec l'âme et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ et s'il dit qu'il n'y sont qu'en signe, en figure : qu'il soit anathème. »
- Catéchisme du concile de Trente, chap. 20 : « Les prêtres seuls ont reçu le pouvoir de consacrer l'Eucharistie et de la distribuer aux fidèles […]. ♦

Parler de « messe de saint Pie V » n'est donc pas tout à fait exact, il vaut mieux de dire « missel de saint Pie V » car ce pape dominicain n'a fait que mettre en ordre ce qui préexistait (messes votives, dimanches et fêtes, etc.), il a affermit la tradition sans rien composer de nouveau. Ce missel tridentin rencontre un **grand succès** auprès des évêques et des chapitres, l'esprit romain grandit dans l'espace latin. Il codifie avec une grande précision **les rubriques des cérémonies à accomplir** au cours de la messe.

En 1588 le pape Sixte-Quint créé la Congrégation des Rites pour être gardienne du missel et donner des éclaircissements liturgiques.

Un accès plus direct des fidèles à la liturgie est favorisé :

- autels plus visibles (jubés aménagés ou remplacés par des grilles)
- retables et statuaire plus démonstratifs
- éditions de livres en latin et en langue vernaculaire pour les fidèles (surtout cultivés)
- tabernacle au centre de l'église sur le maître-autel

Les réformateurs du clergé (Bérulle, Bourdoise, Olier, saint Vincent de Paul, saint Alphonse de Liguori) sont accompagnés de la **parution de manuels de cérémonies** afin de former dans les **séminaires naissants** un clergé digne et instruit de ses fonctions.

L'adaptation française de l'esprit tridentin tend à des particularités liturgiques néo-gallicanes cherchant à rétablir certaines coutumes antiques (80 diocèses français publient leurs propres livres liturgiques en 1791).

XVIII[e] siècle

Gallicanisme et jansénisme (deux courants réprouvés par l'Église) ne poussent pas aussi loin les principes que les protestants, mais ils s'emploient à les faire pénétrer dans la messe et critiquent sournoisement l'Église de l'intérieur, des clercs en France veulent la réformer :

- réticence envers la réserve eucharistique (saintes espèces conservées dans le tabernacle).
- réclament un seul autel au centre de l'église
- la suppression des statues et reliquaires
- récitation du canon à haute voix
- introduction de la langue vulgaire dans la liturgie
- raccourcissement des prières
- supposé retour aux usages de l'Église primitive
- élimination de ce qui manifeste l'autorité du pape

Les évêques Fébronius (en Allemagne) et Ricci (en Italie) répandent aussi ces idées. Tenues au synode de Pistoie, Pie VI les condamne par la bulle *Auctorem Fidei* (1794).

Le joséphisme (de l'empereur d'Allemagne Joseph II) **et l'*Aufklärung*** des contrées germaniques critiquent :

- les dévotions populaires, processions, pèlerinages,
- la multiplication des messes privées célébrées en même temps dans une même église,
- la communion hors de la messe,
- la Sainte Réserve (tabernacle) trop mise en avant,
- la dévotion à la Sainte Vierge, jugée exagérée,
- Les usages qui ont été ajoutés depuis l'Antiquité.

Abbé Gabin Hachette

Sources principales : *La messe a-t-elle une histoire ?* éd. du MJCF, 1997 ; *Catéchisme catholique de la crise dans l'Eglise*, Abbé M. Gaudron, éd. du Sel, 2009 ; *Histoire du Missel tridentin et de ses origines*, Abbé Claude Barthe, éd. Via Romana, 2016.



Église Saint-Grégoire-du-Coelius, à Rome.

PRÉ-FIANÇAILLES

AVANT D'EMBARQUER

Qui désire se marier doit se préparer à ce grand acte d'abord en se gardant chaste, ensuite en priant beaucoup pour son futur foyer.

Se garder chaste, qui ne le comprend pas n'est guère apte sans doute à rien comprendre. Mais autre chose comprendre, autre chose vouloir. Pratiquer l'entière pureté signifie, non seulement éviter les écarts graves nuisant à l'intégrité du corps, mais encore ce qui souille l'imagination, la pensée, le désir. Sont proscrits les compagnonnages douteux, les flirts, lectures imprudentes. Attention à nos yeux. « C'est par les fenêtres du corps qu'entre la mort », dit la Bible. Ève a péché par les yeux, David a péché par les yeux.

Dissiper les fumées romantiques

Cela suppose surtout chez certains tempéraments, grande générosité. Nul n'y contredit. « Le bien, écrivait Claudel à Jacques Rivière - celui-ci lui ayant expliqué que rester pur était malaisé - est plus difficile que le mal » ; mais il y a une revanche : « les horizons que nous ouvre le bien sont incomparables parce qu'il est seul dans le sens de notre réalité, de notre nature, de notre vie et de notre vocation. Spécialement en ce qui concerne l'amour. Combien les fumées romantiques de l'amour purement charnel… me paraissent ridicules. »

Croyant reconnaître le vieux reproche classique sous la plume de son correspondant, Claudel prend l'offensive : « Quand au rétrécissement sentimental que le christianisme vous imposerait, j'ai peine à comprendre ce que vous voulez dire. Quand vous parlez de péchés, je suppose qu'il s'agit uniquement des péchés de la chair, car je ne puis vous supposer aucune tendance à l'ivrognerie, à la cupidité, aux actes de violence, etc… La première réponse est que, si nous nous faisons chrétien, ce n'est pas pour notre plaisir et notre confort personnels, et que si Dieu nous fait l'honneur de nous demander des sacrifices, il n'y a qu'à les consentir avec joie. La seconde est que ces sacrifices se réduisent à fort peu de choses ou à rien. Nous vivons toujours dans la vieille idée romantique que le suprême bonheur, le grand intérêt, l'unique roman de l'existence, consistent dans nos rapports avec la femme et dans les satisfactions sensuelles que nous en retirons. On n'oublie deux choses : c'est que l'âme, c'est que l'esprit sont des réalités aussi fortes, aussi exigeantes que la chair (elles le sont bien davantage), et que si nous accordons à celle-ci tout ce qu'elle demande, c'est au détriment d'autres joies, d'autres régions admirables qui nous seront éternellement fermées. Nous vidons un verre de mauvais vin dans un bouge ou un salon, et nous oublions cette mer virginale qui apparaît à d'autres sous le soleil levant. »

Engagement définitif d'êtres changeants

Second grand devoir de quiconque aspire au mariage : beaucoup prier. Un vieux proverbe qui n'est pas sans sagesse déclare : « Avant d'embarquer sur mer, prie une fois. Avant de partir à la guerre, prie deux fois. Avant de te marier, prie trois fois. »

Et cette nécessité de prier davantage quand on songe à des épousailles qu'au moment d'un voyage en mer ou d'un départ au front, ne vient pas seulement du danger qu'il peut y avoir à affronter une créature qui a ses limites, dont on sait peu de choses - peu de chose surtout sous le rapport de ses limites, précisément : car tout a été fait, dans la période des fiançailles, pour, inconsciemment, ne pas se révéler ; - une créature qu'on aime, oui et de tout son amour, mais qui ne possède pas que de l'aimable ; dont les défauts apparaîtront sous peu et feront peut-être cruellement souffrir ; une créature dont on attend une joie sans limite et qui sera sans doute capable de la procurer, mais qui fera sans doute aussi un peu souffrir. Pour porter les joies comme les épreuves possibles, ne faut-il pas un grand secours de Dieu ? Et, pour l'obtenir, ce secours, ne faut-il pas beaucoup prier ?

La nécessité de beaucoup prier, quand on veut fonder un foyer, vient, en second lieu, de ce que l'union un fois sanctionnée par l'Église et consommée, il n'y a pas de recul possible. C'est un choix qui s'impose définitif. Pour oser, entre deux êtres changeants et sur une matière aussi intime que les réalités du mariage, s'engager à du définitif, ne faut-il pas encore un grand secours de Dieu et, pour obtenir ce secours, beaucoup prier ? ♦

Père Raoul Plus, s.j.

Source : *Le Christ au foyer*, Apostolat de la prière, 1941.

LA GRANDE NUIT

de Saint Martin

22H

24 JUIN 2023



10 ANS DE L'ÉCOLE SAINT MARTIN

SPECTACLE NOCTURNE ENTRÉE GRATUITE

LA PLACELIÈRE, CHÂTEAU-THÉBAUD

IOANSPLACELIERE@GMAIL.COM

NOTRE CHARTE

pour demeurer catholiques aujourd'hui



Déclaration de S. Exc. Mgr Marcel Lefebvre du 21 novembre 1974

Nous adhérons de tout notre cœur, de toute notre âme, à la Rome catholique, gardienne de la foi catholique et des traditions nécessaires au maintien de cette foi, à la Rome éternelle, maîtresse de sagesse et de vérité.

Nous refusons par contre et avons toujours refusé de suivre la Rome de tendance néo-moderniste et néo-protestante qui s'est manifestée clairement dans le concile Vatican II et après le Concile dans toutes les réformes qui en sont issues.

Toutes ces réformes, en effet, ont contribué et contribuent encore à la démolition de l'Église, à la ruine du sacerdoce, à l'anéantissement du Sacrifice et des sacrements, à la disparition de la vie religieuse, à un enseignement teilhardien dans les universités, les séminaires, la catéchèse, enseignement issu du libéralisme et du protestantisme condamnés maintes fois par le magistère solennel de l'Église.

Aucune autorité, même la plus élevée dans la hiérarchie, ne peut nous contraindre à abandonner ou à diminuer notre foi catholique clairement exprimée et professée par le magistère de l'Église depuis dix-neuf siècles.

« S'il arrivait, dit saint Paul, que nous-mêmes ou un ange venu du ciel vous enseigne autre chose que ce que je vous ai enseigné, qu'il soit anathème » (Gal. 1,8).

N'est-ce pas ce que nous répète le Saint-Père aujourd'hui ? Et si une certaine contradiction se manifestait dans ses paroles et ses actes ainsi que dans les actes des dicastères, alors nous choisissons ce qui a toujours été enseigné et nous faisons la sourde oreille aux nouveautés destructrices de l'Église.

On ne peut modifier profondément la *lex orandi* sans modifier la *lex credendi*. À messe nouvelle correspondent catéchisme nouveau, séminaires nouveaux, universités nouvelles, Église charismatique, pentecôtiste, toutes choses opposées à l'orthodoxie et au magistère de toujours.

Cette réforme étant issue du libéralisme, du modernisme, est tout entière empoisonnée ; elle sort de l'hérésie et aboutit à l'hérésie, même si tous ses actes ne sont pas formellement hérétiques. Il est donc impossible à tout catholique conscient et fidèle d'adopter cette réforme et de s'y soumettre de quelque manière que ce soit.

La seule attitude de fidélité à l'Église et à la doctrine catholique, pour notre salut, est le refus catégorique d'acceptation de la réforme.

C'est pourquoi sans aucune rébellion, aucune amertume, aucun ressentiment nous poursuivons notre œuvre de formation sacerdotale sous l'étoile du magistère de toujours, persuadés que nous ne pouvons rendre un service plus grand à la Sainte Église catholique, au Souverain Pontife et aux générations futures.

C'est pourquoi nous nous en tenons fermement à tout ce qui a été cru et pratiqué dans la foi, les mœurs, le culte, l'enseignement du catéchisme, la formation du prêtre, l'institution de l'Église, par l'Église de toujours et codifié dans les livres parus avant l'influence moderniste du Concile en attendant que la vraie lumière de la Tradition dissipe les ténèbres qui obscurcissent le ciel de la Rome éternelle.

Ce faisant, avec la grâce de Dieu, le secours de la Vierge Marie, de saint Joseph, de saint Pie X, nous sommes convaincus de demeurer fidèles à l'Église catholique et romaine, à tous les successeurs de Pierre, et d'être les « *fideles dispensatores mysteriorum Domini Nostri Jesu Christi in Spiritu Sancto.* » Amen.